

LA NATION

journal vaudois



Fondée en 1931, la Nation est le journal bimensuel de la Ligue vaudoise, mouvement politique hors partis voué au bien commun du Pays de Vaud.

Le numéro: 3 francs. Abonnement annuel: 72 francs; gymnasiens, apprentis et étudiants: 30 francs; payable au compte de chèques postaux 10-4772-4

On ne peut pas penser le désordre

Les gens d'Eglise, les milieux humanitaires et tous ceux qui se préoccupent de questions morales et sociales s'en prennent volontiers à l'«individualisme croissant» qui fragilise notre société. Ils dénoncent ses conséquences désastreuses, la primauté du caprice sur l'engagement à long terme, le manque d'esprit de service, l'abandon des faibles, la solitude grandissante des personnes âgées. Ils n'ont certes pas tort. Mais ils ont tort de s'en tenir là.

Car, comment ne pas constater dans le même temps un mouvement parallèle de collectivisation par l'interventionnisme, croissant lui aussi, de l'Etat dans les familles et les entreprises, par la mainmise du pouvoir central sur les collectivités locales et par les contrôles administratifs et policiers que subit le simple particulier? Les conséquences sociales de cette évolution-là ne sont pas moins désastreuses: refus d'assumer les vicissitudes d'un destin personnel que l'on confie à l'Etat-Providence, enlèvement de l'économie, de la politique, de l'école et de la culture dans les méandres épais de la bureaucratie, alignement de la pensée, des discours et des comportements.

On retrouve cette double évolution partout dans le monde moderne. Le matérialisme dont notre société fait preuve en permanence se double d'un «spiritualisme» éthéré au moins aussi néfaste. Les nutritionnistes et les diététiciens savent tout sur l'alimentation humaine, mais la

«malbouffe» gagne du terrain. On connaît plus à fond que jamais la langue française, ses structures grammaticales, ses étymologies, son évolution, mais son usage courant est plus relâché et fautif que jamais. L'hygiène a fait des progrès fabuleux, mais certaines rues de Lausanne, pour ne parler que de ce que nous voyons, sont d'une insalubrité inimaginable il y a quelques années seulement. L'Etat consacre beaucoup de temps et d'argent à nous mettre en garde contre la grippe la plus bénigne, mais plusieurs maladies graves considérées comme éradiquées dans nos contrées, notamment la syphilis et la tuberculose, sont en recrudescence.

Dans une récente *Nation*, M. Jacques Perrin notait le caractère à la fois laxiste et puritain de notre société. Elle rejette le moralisme bourgeois traditionnel au nom de la liberté, mais se découvre simultanément aussi moralisatrice et répressive que ne le fut jamais la société la plus strictement corsetée.

En matière d'histoire vaudoise, la recherche progresse à grands pas, les documents sont répertoriés, critiqués, validés avec des techniques d'une sophistication jamais atteinte. Et en même temps, les petits Vaudois – et leurs parents – ignorent tout du major Davel et de Pierre de Savoie.

Enfin, la progression de l'égalitarisme, pensée dominante des démocraties modernes et inspiratrice de nos lois, s'ac-

compagne d'une multiplication et d'un renforcement des inégalités sociales et matérielles.

Nous avons toutes les peines du monde à aborder dans leur entier ces situations contradictoires. Le libéral est sincèrement persuadé, arguments probants à l'appui, que notre société se transforme en une fourmilière socialiste où la liberté, la responsabilité personnelle et la créativité n'auront plus cours. Et le socialiste est non moins persuadé, sur la base d'exemples non moins indiscutables, que les liens sociaux se défont, que le souci d'autrui fait place à l'égoïsme et au cynisme, que les mouvements financiers n'ont plus grand'chose à faire avec la production de richesses réelles et que nous allons à grands pas vers une société «à deux vitesses», selon la formule, au fond assez peu pertinente, à la mode.

Chacun constate que ce qui lui tient à cœur se dégrade. Il en déduit automatiquement que la société évolue dans le sens opposé.

En réalité, la société n'évolue pas dans une direction bien précise que l'on pourrait désirer ou regretter, mais dans toutes les directions à la fois. Elle ne va ni vers la liberté sans limite, ni vers l'alignement complet. Elle va, ou plutôt tend, vers les deux à la fois. Elle va vers le désordre. Et ce désordre lèse aussi bien l'individu que la communauté, aussi bien la liberté que la solidarité. Le libéralisme et le socialisme, le spiritualisme et le matérialisme, l'égalitarisme et l'inégalitarisme ne sont que les éléments épars d'une syn-

thèse qui se défait. Comme tel, aucun de ces éléments n'est viable. Au sens strict, aucun ne devrait donc être dénoncé comme tel. Ce qu'il faudrait plutôt dénoncer, c'est sa séparation et sa mise en opposition avec le ou les éléments qui lui étaient complémentaires.

Et le désordre appelle le désordre. Il arrive ainsi que des éléments opposés s'allient, additionnant leur capacité de nuisance. Naguère encore, l'antagonisme des idéologies libérale et socialiste nous offrait une grille grossière mais utilisable pour comprendre le monde. Un certain équilibre résultait de leur opposition. On l'appelait «l'équilibre de la terreur». Aujourd'hui, le libéralisme mondialiste et le socialisme internationaliste se donnent la main pour détruire l'ordre protecteur que garantissent dans une certaine mesure les frontières des communautés politiques souveraines.

Si comprendre les choses, c'est saisir leur cohérence interne et les relations de cause à effet qui les unissent, il est logiquement impossible de comprendre une situation chaotique faite d'éléments isolés et contradictoires. On ne peut penser le désordre.

Dès lors, dénoncer une tendance précise – individualisme ou collectivisme – et faire l'impasse sur l'autre donne sans doute le sentiment de continuer à comprendre les choses et, peut-être, de les maîtriser. Mais c'est une illusion, qui ajoute encore au désordre.

OLIVIER DELACRÉTAZ

La journée de l'écolier

L'initiative radicalo-socialiste crie au miracle car elle a réussi l'improbable: libérer les femmes du poids de la maternité et permettre aux familles de gagner plus d'argent. Les communes, nous dit-on, feront les frais de l'opération. En fait, ce sont les enfants qui paieront la note. Et comment?

Journée de l'écolier: l'enfant, levé à l'aurore, est amené à l'institution de gardiennage où il subit un premier bain social. Vers 9h00, ladite institution conduit l'enfant à l'école. A midi, l'enfant est conduit à la cantine. Quelqu'un a-t-il pris la peine de relever le nombre de décibels produit par une cantine scolaire à midi? A 14h00, retour à l'école où les maîtres notent une baisse massive de la concentration au travail. A 16h00, l'enfant n'en peut plus. Il tape, il griffe, il est impoli et incivil (selon la formule consacrée), il faudrait vraiment qu'il puisse rentrer à la maison. Mais au fait quelle maison? A-t-il encore une niche?

Apparemment non, car il va être conduit aux «devoirs surveillés» où il sera noté comme très indiscipliné. A 19h00, ses parents viendront le chercher pour l'installer, sans doute, devant la télévision. Par ailleurs, il se peut que ses parents aient des engagements politiques; alors pas de souci, l'enfant pourra être conduit en soirée vers une structure d'accueil ad hoc dite crèche politique. Il

n'y connaît pas grand monde mais peu importe, il en profitera pour développer ses relations sociales.

Alors, où est le problème?

Ce système de garde prévoit un enchaînement éprouvant de structures collectives alors que toute la pensée pédagogique existante réclame une alternance des moyens collectifs d'éducation avec les approches individuelles telles que famille, nature et possibilité d'être seul et d'agir à sa guise. Ce que Piaget appelle «la pensée égocentrique» constitue un facteur de développement important. L'enfant seul parle sans s'adresser à autrui, il construit, combine, il crée et organise son espace de jeu sans entraves extérieures. Ces tâtonnements scientifiques ou artistiques, ces prises de paroles libératrices mais aussi programmatrices constituent, selon l'école de Piaget, des bases pour le développement intellectuel. Additionner des prises en charge collectives sans transition ne peut que nuire. Ballotté, bousculé, angoissé, socialisé, l'enfant n'a plus le temps, ni l'espace pour se reprendre. Sans domicile, sans mère, sans interlocuteur complaisant et sans espace de liberté, l'enfant accumule des troubles irratrapables.

Avez-vous voté contre ce projet malvenu? Vos enfants vous le revaudront.

MICHELLE FÉLIX

La Suisse n'a pas besoin d'un «gouvernement fort»

Nous lisons sous la plume de François Schaller (*L'Agefi* du 17.09.2009) cette analyse pertinente de l'élection du nouveau conseiller fédéral Burkhalter:

[...] Cette campagne rocambolique suivie d'un épilogue dégrisant peuvent aussi être interprétés comme un signe de lassitude. Ou même de retour à la normale. Après quinze ans d'agitation croissante débouchant sur une infime révision vers la droite de l'équilibre dit «magique» instauré en 1959 – la fameuse stabilité politique suisse – le débat public a de nouveau besoin de calme et de concorde.

L'idéal serait évidemment que ce retour sur terre permette au monde politique de se rendre compte plus rapidement des fausses routes empruntées entre-temps. L'impasse la plus évidente renvoie à l'idée que la faiblesse chronique du gouvernement est un problème croissant pour la Suisse. En réalité, c'est de vouloir à tout prix un gouvernement fort (comme on en trouve dans de grands pays en mode alternance) qui crée des problèmes. La médiatisation globale les accentue. On demande en quelque sorte au citoyen-spectateur de comparer son cirque politique national avec celui de l'Allemagne,

de la France, du Royaume-Uni, des Etats-Unis. Sans se sentir de plus en plus minable! Ce n'est pas raisonnable.

[...] La grande frustration de ne pas être un Etat tout à fait comme les autres débouche trop souvent sur l'immense nostalgie des temps heureux où la Suisse était écoutée dans le monde. Influente, avec beaucoup d'alliés et d'amis. En réalité, sauf dans la période allant de la bataille de Grandson à celle de Marignan, cette époque n'a jamais existé. Il ne faut pas se fier aux belles photos représentant des conseillers fédéraux serrant la main de célèbres chefs d'Etat. Il n'est pas nouveau que la Suisse n'ait pas d'amis. Elle n'en a apparemment pas davantage depuis qu'elle siège aux Nations Unies. Elle n'en aurait guère plus en étant présente dans un hypothétique G80, conclave minimal auquel sa démographie l'autoriserait à figurer.

Soigner la cohésion nationale, seule à même de résister aux pressions extérieures, vaut mieux qu'investir dans un régime présidentiel ou une politique étrangère active et stérile. [...]

On aurait presque pu lire ça dans *La Nation*!

P.-G. B.

Riches Heures

Il y a des livres qui arrivent au bon moment, je veux dire au bon moment pour eux, par exemple lorsqu'ils se trouvent à côté de votre valise ouverte au moment du départ. Riches Heures, sous-titré *Blog-Notes 2005-2008*¹, de Jean-Louis Kuffer a eu cette chance en ce qui concerne le soussigné, chance partagée disons-le tout de suite.

Deux cent septante pages de courts textes à picorer avant de se lever, à côté de la piscine, avant dîner. Parfois, la lecture se prolonge, au sortir de la sieste ou le soir. On y trouve des notes de la vie quotidienne, des réflexions et des citations, des souvenirs d'enfance, des descriptions paysagères, picturales et cinématographiques, quelques allusions discrètes à sa «bonne amie» et à son activité personnelle d'aquarelliste. Il y a surtout l'évocation de livres et d'écrivains. Kuffer semble avoir à peu près tout lu et conserver une mémoire précise de ses lectures.

Chaque livre est une rencontre, qui renvoie à d'autres livres et d'autres rencontres. Au fil des ans, ces innombrables liens composent une grande fresque où les styles, les sources d'inspiration, les courants philosophiques ou esthétiques les plus divers ont leur rôle à jouer: «[...] la ligne claire de Stendhal ou de Léautaud et les embrouilles vertigineuses de Proust ou l'épique dégoise de Céline, ou encore [...] les extrêmes opposés de la nuit dostoïévskienne et des journées fruitées de Colette». Et encore Shakespeare, Soljénitsyne, Cormac Mc Carthy, Charles-Albert Cingria et Ramuz, John Cowper Powys et Montaigne, Bret Easton Ellis (dont il fait une approche perspicace, de l'avis d'un lecteur assidu de vingt-deux ans), Philip Roth et Cervantès.

On notera avec un plaisir particulier son amour de Gustave Thibon

dont il dit qu'il lui semble l'avoir toujours connu: «[...] une page du bon Monsieur Thibon: c'est une fontaine au bord du chemin, où je n'aurai cessé de me désaltérer». Le jugement de Kuffer éveille un écho chez les participants des camps de Valeyres où nous avons étudié l'une ou l'autre œuvre de Thibon. Thibon mérite d'être lu et médité, non comme un homme de doctrine qui recourt à l'aphorisme pour mieux faire passer le message, encore moins comme un «penseur du terroir», selon la formule particulièrement imbécile de Bernard Henri Lévy, mais comme un aventurier qui a exploré à ses risques et périls, et ce n'est pas une façon de parler, les limites extrêmes de la connaissance et de la foi.

Kuffer consacre par trois fois des lignes chaleureuses au *Dictionnaire égoïste de la littérature française*, de Charles Dantzig: «Charles Dantzig admire et c'est assez rare par les temps qui courent, mais plus encore, il fait l'éloge de la transmission, et c'est ce qui me le rend infiniment proche, quand notre époque d'atrophie répand le nouveau provincialisme dans le temps (dont parlait T. S. Eliot) qui nous fait rejeter tout ce qui nous a précédés». Voilà encore un écho qui touchera les participants du Valeyres 2009: le 18 juillet, les souliers clapotant encore des eaux boueuses récoltées dans leur marche finale au Col de la Croix, grelottant et dégustant une raclette offerte par les paysans du lieu, ces héros s'offrirent le luxe d'écouter une présentation hilarante de ce dictionnaire spirituel et savant.

Kuffer fut «de gauche» dans sa jeunesse. La fréquentation des milieux de L'Age d'Homme l'a éloigné de cette tendance, comme aussi la lecture d'auteurs rejetés par les bien-pensants comme réactionnaires, voire

fascistes... et néanmoins excellents. Cela ne l'a pas fait basculer «à droite», mais l'a conduit à rejeter toute approche purement intellectuelle du monde: «Les années passant, et découvrant quels énormes préjugés, quel refus de penser, quels blocages dissimulaient le plus souvent, chez mes amis de gauche ou de droite, leurs certitudes idéologiques, je me suis éloigné de plus en plus de celles-ci». Kuffer veut, même dans un livre de réflexion, sentir l'empoignade personnelle de l'écrivain avec le monde: «La philosophie passe à mes yeux par la création verbale, ou elle me laisse froid. Un philosophe qui ne soit pas en même temps un écrivain, et j'entends par là plus précisément un poète travaillant la langue au corps et à l'âme, ne m'intéresse pas». «L'idéologie m'a toujours serré aux entourures». Et cela, qui est définitif: «Toute parole séparatrice, tout verbe coupé de sa source, de son rythme et de sa couleur, de son grain de voix et de son âme, je renonce à le fréquenter comme je renonce à la laideur et à la vacuité, à la platitude et à la mesquinerie – à toute délectation morose».

Nous ne pouvons suivre Kuffer sur ce point. La réflexion métaphysique met en lumière l'ordre intelligible des choses et entre les choses, y compris celles qui ont été révélées. Cela nécessite précisément la mise à l'écart de tout le particulier, son rythme, sa couleur, son grain, etc. Cette parole éminemment séparatrice n'est pour autant ni laide, ni vide, ni plate, ni mesquine. On s'en rend compte quand elle conduit aux limites de nos connaissances et qu'on saisit quelque nouvelle relation entre deux choses, quand une évidence succède à une incertitude, quand on obtient une réponse, même partielle, à un problème longuement et désespérément macéré. On sent alors comme un contact fulgurant avec l'Être. Et il est naturel qu'on tente de fixer cet éblouissement intellectuel avec des mots exacts et contraignants pour l'intelligence.

Certes, ces mots abstraits sont toujours menacés de se refroidir et de se figer. La rencontre avec l'Être se transforme alors en une affirmation de propriétaire. Elle engendre un esprit de suffisance intellectuelle, comme si tout était réglé, comme si raisonner consistait à répéter la bonne

réponse, sans le moindre travail de réappropriation. On en arrive même à considérer le discours sur l'ordre des choses comme plus réel que les choses elles-mêmes, ce qui éveille chez le sujet un sentiment trompeur d'omniscience et d'omnipotence.

M. Regamey était très conscient de cette dégradation de la vérité lumineuse en mécanique routinière. Sa médecine était simple: toujours revenir à la réalité, relier la formule abstraite à la chose même, à son unité, à son unicité, à sa beauté. Dans cet aller-retour entre le concept et le réel, les abstractions se réchauffent, se déploient, rejoignent leur altitude naturelle et disent à nouveau pleinement ce qu'elles signifient.

La modernité est le lieu des oppositions inutiles: distinguons donc, mais sans les opposer, la littérature, qui restitue l'être concret dans toute sa complexité, ses obscurités, ses contingences, et la philosophie, qui cherche la règle générale au-delà du cas particulier, l'intelligible derrière le sensible et l'éternel sous le mouvant!

Revenons aux *Riches Heures*. Ce *blog-notes*, ce n'est pas là son moindre intérêt, donne mauvaise conscience au lecteur assoupi. Il y a un certain nombre d'écrivains loués par Kuffer et dont le soussigné n'a pas lu la moindre ligne, certains mêmes dont il ignorait jusqu'à l'existence. Réveillé de son sommeil lectoral, ledit soussigné va commencer par se plonger dans une série de livres qui sont à son chevet depuis trop longtemps, en particulier *Le premier Homme* de Camus, mais aussi les *Tribulations d'un melon chinois* de Langendorf et *Option Paradis* de François Taillandier. Après, il lira la série des *Wilt*, de Tom Sharpe, découverte par hasard à la librairie Sauramps de Montpellier, grandiose librairie générale, vaste mine kufférienne dont chaque section a l'air d'une librairie spécialisée. Enfin, il s'occupera de Robert Walser, de Thierry Vernet, de Vassily Rozanov, de Simenon, de Fabienne Verdier, William Trevor, Peter Handke, Pascale Kramer et de tant d'autres non lus dont la lecture de Kuffer lui a instillé une envie dévorante.

O. D.

¹ Collection «Poche Suisse», L'Age d'Homme, 2009, Lausanne.

Qui a écrit cela?

[...] Remarquons au passage – c'est l'occasion – la splendeur des toponymes des noms de lieux, villages et lieux-dits, autour du lac, tant en Savoie qu'en Suisse romande: une poésie se forme d'elle-même toute seule, au hasard du regard qui effleure la carte ou le paysage – ou qui tout simplement se souvient... Écoutez onze de ces noms (111 précisément, parce que ce joli chiffre est le bégaïement du un); c'est un paysage parlé d'une incroyable diversité de sons qui miroite comme le lac sous nos yeux: «Ripaille, Meillerie, Clarens, Yvoire, [etc...] Voir l'entier de la liste dans notre édition n° 1867, réd.» Ici, au bord du Léman, c'est aussi l'un des plus beaux paysages du monde par les mots: la vie changeante et toutes les couleurs du langage, s'ouvrent devant nous comme un inventaire, une roue ouverte de toutes les sonorités qui, patiemment, ont formé le français: sonorités latines, celtes, burgondes, françaises, allobroges, provençales, germaniques se rejoignent dans ce fleuve sonore, chatoyant, sédimenté, qui miroite de toutes les ressources de notre langue et s'ouvre comme un double du paysage devant nous. Une prose par-dessus le Léman.

Aucun lecteur n'a reconnu ce texte fleuri de Valère Novarina, intitulé «Paysage parlé» et paru dans *Théâtre Vidy-Lausanne* n° 24 en avril 2009.

Les beautés du paysage et de la toponymie citées par V. Novarina font fi des frontières. Selon notre nouvelle citation, le sentiment identitaire et patriotique se base sur d'autres distinctions:

Qu'est-ce que la Suisse politique? Une Confédération. Qu'est-ce que la Suisse ethnographique? Une juxtaposition.

Qu'est-ce que la Suisse géographique? Une synthèse de tous les climats. Elle touche d'un bout à l'Espagne, de l'autre à la Scandinavie. Elle a des montagnes, des plateaux, des lacs, des vallées, même des plaines, des fleuves, des rivières, des glaciers, des sapins et des palmiers, des oliviers et des érables. Elle a quatre ou cinq langues, elle est toute petite.

Le canton seul en définition y a quelque unité. Une unité historique d'abord, puis celle des mœurs et celle du langage. Je ne connais pas de Suisse, je connais des Bernois, des Valaisans et des Vaudois. Il y a un accent bernois, un accent valaisan et un accent vaudois. Si donc le souci de nous mieux connaître nous conduit à rechercher quelles sont nos origines, c'est là que nous les trouverons. Notre vrai patriotisme doit être un patriotisme de clocher.

Le premier lecteur à nous donner la référence exacte gagne un abonnement d'une année à *La Nation*.

«J'ai fait un rêve»

Qui a écrit cela? C'est André Charlet qui, présentant la Schubertiade de Payerne, rêve qu'il a rencontré «Monsieur Schubert». Nous avons donc rêvé avec lui, rencontrant Schubert, Brahms, Mozart et cent autres, partout à Payerne, aussi bien à la Chapelle de l'Eglise libre qu'à l'Eglise catholique, au Temple qu'à l'Abbatiale, à l'Eglise allemande qu'à l'Eglise Néo-apostolique, à la salle Pierre-Viret qu'à celle du Tribunal, à la Tour Barraud qu'à la Place du Marché où 4'000 personnes ont chanté dimanche 6 septembre la Messe allemande sous la baguette du grand rêveur, et j'en passe. Une profusion de musiques, de musiciens de grand talent, de rencontres émues, une profusion de soleil aussi, à croire qu'il a rayonné toute la nuit. Une fête splendide qui a permis de découvrir non seulement de grands et de beaux artistes, mais aussi des ar-

chitectures, des salles superbes... Qui aurait cru que les boiseries du Tribunal adouciraient ainsi les mœurs?

Ce fût un rêve vécu, et l'on rêvera à nouveau à la prochaine Schubertiade, les 3 et 4 septembre 2011, à Porrentruy.

D. L.

LA NATION

Rédacteur responsable:
Jean-Blaise Rochat

Rédaction et administration:
Place Grand-Saint-Jean 1
Case postale 6724, 1002 Lausanne
Tél. 021 312 19 14 (de 8h - 10h)
Fax 021 312 67 14

Internet: www.ligue-vaudoise.ch
Courriel: courrier@ligue-vaudoise.ch

Imprimerie Beck, Lausanne

De la défense du fédéralisme (fusil à la main)

Une fois n'est pas coutume, nous avons le plaisir de citer un magazine qui nous cite lui-même. *Chasse et Nature Diana*, puisque c'est de ce mensuel qu'il s'agit, ne s'est en effet pas contenté de reprendre l'un ou l'autre des textes de *La Nation* comme par le passé; il a carrément consacré son éditorial d'août 2009 à la défense du fédéralisme. Certes, la vision de ce système développée par nos amis chasseurs ne rejoint pas absolument notre ligne traditionnelle, mais cela vaut cependant la peine d'en parler dans ces colonnes. (Pour tout dire, la comparaison entre le fédéralisme et la coopération chien-chasseur ou l'évocation d'une Europe fédérale, entre autres, ne nous ont pas totalement convaincus). Mais laissons la place à son auteur, M. Bréganti:

S'il y a un système politique que nous connaissons bien et que nous pratiquons depuis longtemps, c'est

bien le fédéralisme [...]. La gestion de la chasse ne peut se pratiquer que «localement», tant la diversité des milieux et des biotopes est grande. A l'évidence, on ne chasse pas à Bâle comme en Valais. [...] Il y a donc un grand risque de «nationaliser» [fédéraliser, en fait] la chasse et Chasse-Suisse ne devrait pas tomber dans ce piège.

Voilà pour la saine théorie; mais lorsqu'il évoque la pratique, l'éditorialiste est encore meilleur. Voyez plutôt:

Quant à suivre des ordonnances et directives nationales [fédérales, en fait] comme celle qui a suivi le désastre forestier de Lothar (tempête dévastatrice du 26 décembre 1999), son raccourci est criminel. Il aurait fallu au moins doubler le prélèvement des chevreuils (80 000), car la repousse végétale dans les territoires ravagés par les éléments en aurait favorisé l'explosion démographique.

Revue de presse

Heureuse surprise

M^{me} Chantal Tauxe a écrit dans *L'Hebdo* du 9 septembre un grand article intitulé: «Avant l'élection du Conseil fédéral: pistes pour une nouvelle Suisse». Il y a, comme on dit, à boire et à manger dans le flot de réformes proposées. Mais dans le chapitre consacré à la fiscalité, nous avons découvert cette perle:

[...] Il faut moderniser l'architecture fiscale. Aux cantons, les impôts directs; à la Confédération, les impôts indirects. En conséquence, l'impôt fédéral direct (IFD) est aboli et les taux de la TVA modulés selon la nature des produits et prestations. [...]

Depuis la fin de la guerre, nous n'avons jamais cessé de combattre cet impôt contraire à la souveraineté cantonale mais, hélas!, ancré dans la constitution fédérale de 1999. Nous sommes heureux de voir M^{me} Tauxe nous rejoindre dans ce combat. Mais ce sera dur: quand l'administration fédérale tient un os à ronger, elle n'a pas l'habitude de le lâcher.

E. J.

Une Suisse citadine et riche

Les rapports entre l'homme et l'animal font aujourd'hui problème: polémique sur les loups dévoreurs de moutons, initiative fédérale pour la nomination d'avocats pour les animaux, etc. M. Vincent Pellegrini écrit à ce propos dans *Le Nouvelliste* («Rapport aux bêtes», 10 septembre):

[...] Notre civilisation ne sachant plus très bien définir l'Homme perd dans la foulée la vision claire des rapports hiérarchiques entre les fils d'Eve et leur environnement. La société citadine étale ainsi sa propension à humaniser les animaux et à déshumaniser la nature aux fins de protection de l'environnement. On le voit bien à travers la problématique du loup par exemple, lorsque les défenseurs du prédateur placent les intérêts animaliers au-dessus des besoins des communautés montagnardes. [...]

La Suisse à mentalité autrefois très paysanne est devenue citadine, et riche de surcroît. Le loup nous coûte cher, environ 100'000 francs par loup, selon une interpellation déposée ré-

cemment au Grand Conseil valaisan (sans compter le salaire des fonctionnaires fédéraux et cantonaux qui gèrent le problème loup). Le prix du kilo d'agneaux que le loup tue mais dont il ne mange qu'une petite partie est certainement infiniment plus cher que celui qu'on paie chez son boucher.

E. J.

Choquant

Un habitant de Monthey a déposé plainte contre *Tintin au Congo* auprès du juge d'instruction du Bas-Valais, le 3 septembre dernier, au motif d'un «ouvrage discriminatoire et choquant envers les gens de couleur». Commentaire de François Barras, rédacteur à 24 heures, sous le titre «Tintin au pays du politiquement correct», en date du 12 septembre:

«Faut-il enfiler un slip aux apollons de la Grèce antique? [...] Ne serait-il pas utile d'ajouter un sympathique vendeur de bonbons dans les danses macabres moyenâgeuses, pour en amoindrir l'aspect répulsif? Ou gommer les Indiens des westerns de John Wayne, éternelles brutes sanguinaires? Les bacchanales de Rabelais sont-elles à lire à l'école? Et que dira l'Histoire de la représentation du terroriste, toujours un peu basané, dans les action movies de l'ère Bush?»

Sans doute parce que Tintin est devenu un type idéal de l'honnête homme» altruiste et humaniste, il est pour certains difficile d'accepter que la jeunesse du héros ait reflété celle de son géniteur. Et de son époque! Tintin est né colonialiste et Hergé voyait les Noirs dans la caricature du sens commun de 1930...

Au-delà de leur grotesque, ces demandes d'interdiction sont autant d'atteintes à la liberté d'expression. De celles qui, au nom de la bien-pensance, interdisent un jour à des caricaturistes danois de représenter Mahomet. Avec ou sans barbe de Haddock.»

Ceux qui ont eu la chance de les connaître se souviennent avec nostalgie des *Têtes de Nègre* de leur enfance. Mangent-ils aujourd'hui de la *Tête au choco*?

Ph. R.

C'était ignorer les conditions régionales, faute impardonnable.

Il est donc impératif de refuser la centralisation nationale [fédérale, en fait] des organes politiques régissant la chasse tout autant que nos structures cynégétiques depuis le sommet ChasseSuisse jusqu'à la base: nos amicales régionales. C'est le seul moyen de préserver nos territoires de chasse et de pouvoir gérer intelligemment ce précieux capital qu'est notre faune.

Mettez «Pays de Vaud» à la place de «faune» et vous tenez quasiment un article pour *La Nation*. Comme quoi la réalité s'impose toujours aux hommes de terrain. Merci donc, et bravo, à M. Bréganti de nous le rappeler. A quand un entretien du mercredi consacré à la chasse dans le Canton de Vaud?

La Diana toujours

Décidément, lorsque les chasseurs prennent la plume plutôt que de lui tirer dessus, cela peut donner des résultats fort intéressants. En effet, en page 28 de l'édition précitée de *Chasse et Nature Diana*, sous la rubrique *Les livres du mois*, on trouve un compte-rendu du livre *L'art de la chasse*. Cet ouvrage est en fait le travail de diplôme, primé par l'Office fédéral de la culture à l'occasion de son

concours de *design* 2006, de M. Régis Tosetti.

Chasse et Nature Diana apprend aux lecteurs encore ignorants du «style Tosetti» (www.registosetti.ch) que cet ouvrage d'art contemporain montre et démontre, photos artistiques à l'appui, combien la chasse répond à des nécessités nourricières autant qu'à la satisfaction d'instincts bienfaisants qui nous habitent depuis des millions d'années. Et l'article, de la plume d'un chasseur, de conclure que «[...] pour une fois un non-chasseur ne nous attaque pas aveuglément, mais au contraire comprend notre passion et produit un plaidoyer en sa faveur.»

Au fond, si Régis Tosetti a su se plonger dans l'atmosphère de la chasse «au point de faire corps et esprit avec elle et de ressentir les mêmes sentiments que [les] chasseurs», il doit être possible pour tout un chacun, chasseur ou non, d'apprécier son ouvrage. Non-chasseur nous-même et plutôt traditionnel qu'avant-gardiste en matière d'art (et de politique), nous en avons fait l'agréable expérience.

(Cet ouvrage paru aux éditions jrp / ringier est disponible auprès de son auteur. Ecrire à *La Nation*)

PIERRE-FRANÇOIS VULLIEMIN

Lui n'est pas chasseur, mais écologiste, il veut une bête politique

Dans un article intitulé *C'est une bête politique qu'il nous faut* et publié le 14 août sur son excellent site internet *Commentaires.com*, Philippe Barraud plaide pour l'accession au Conseil fédéral d'un individu très marqué idéologiquement.

Tout l'été, on a entendu des appels pour que soient présentés des candidats idéologiquement souples, prêt à travailler sur les dossiers les plus difficiles sans «œillères» ni préjugés, bref, des parangons de consensualité efficace, et pour tout dire, des politiciens apolitiques.

[...] [Or, la charge considérable de Conseiller fédéral] implique que [l']élu ait des idées claires, des convictions fermes, et une appartenance assumée à un système de valeurs dans lequel le citoyen peut facilement se reconnaître, ou au contraire le rejeter. Bref, il nous faut une bête politique, plutôt qu'une femme ou un homme «de dossier».

Nous nous distançons de M. Barraud lorsqu'il vante le mérite des éti-

quettes partisans, parce qu'elles permettraient au citoyen de situer les candidats à des charges électives par rapport aux opinions que ces derniers soutiennent. En fait, nous nous intéressons beaucoup plus à des élus capables de défendre nos intérêts qu'à des forts en gueule capables d'assurer le show politico-médiatique. Quant aux œillères, aux préjugés et à la consensualité, nous doutons que les partis fondés sur l'idéologie en soient exempts.

Vous aurez compris que nous n'approuvons pas non plus M. Barraud lorsqu'il applaudit à la constitution du mouvement et parti politique Ecologie libérale. (*Bienvenue aux Verts libéraux!*, paru le 14 août 2009 sur le site internet *Commentaires.com*). Nous ne comprenons toujours pas qu'un journaliste de la trempe de M. Barraud voue une telle admiration à la démocratie partisane et aux divisions qu'elle entraîne.

P.-F. V.

Un domaine familial à Grandvaux

Ancien professeur d'histoire, auteur du livre sur les popistes, Pierre Jeanneret renoue, dans son étude *Le domaine Ponnaz*, avec un intérêt de longue date pour l'ethnographie. Il y a trente ans, il consacrait à ce domaine de Grandvaux un travail de troisième cycle; habitant depuis quelques années cette commune, il a repris ses dossiers, les a mis à jour et complétés par des entretiens nouveaux, pour aboutir à une publication originale, illustrée, sur cette famille vigneronne. Partant de généralités sur Lavaux et le village de Grandvaux, il traite de l'architecture de la maison Ponnaz, ancienne et récente. Puis un chapitre substantiel est consacré à la viticulture: parcelles (avec le nom de chaque lieu-

dit), outils, travaux à la vigne et à la cave, lutte contre les maladies, cépages, étiquettes, etc. (Le village de Grandvaux est déclaré «village de l'étiquette».)

Il aborde enfin la vie sociale du village et de la famille, avec un aperçu sur la vie d'autrefois et sur les problèmes d'aujourd'hui.

Cette étude sérieuse, ni publicitaire ni idéalisée, sur la «vraie vie» d'un domaine familial peut être commandée chez l'auteur au prix coûtant (Fr. 18.-): Criblette 10, 1091 Grandvaux, tél. 021 728 78 93.

Courriel: jeanneret.p@bluewin.ch

YVES GÉRARD

Caresse

Un nouveau métier est né. Pas à la pointe de la technique ou de la mode: ni neuro-électronicien du cerveau, ni spatio-météorologue, ni écolo-psychiatre. Bien plus simple, bien mieux: caresseur de chat. La nouvelle est tombée le 16 juin dans *24 heures*. On y lisait que la Société protectrice des animaux engage de tels collaborateurs, que cette activité est en tous cas d'ores et déjà exercée au refuge de Lully (FR) par M^{me} Marinette Jaquier, laquelle assure que «ce n'est que du bonheur» et que ces séances lui font autant de bien qu'à l'animal. Voilà donc trois mois que je... caresse le projet de commenter cette information comme elle le mérite. Mais l'actualité nationale avait d'autres urgences, ainsi que l'insaisissable calendrier du vacancier perpétuel.

Un nouveau métier? Précisons d'emblée qu'on ne peut pas (ou pas encore) saluer une avancée sur le front de l'emploi. L'activité, pour l'heure, reste bénévole. Mais qui sait, peut-être sera-t-elle reconnue demain par le Secrétariat d'Etat à l'économie. Pourquoi l'Etat-providence ne deviendrait-il pas, d'un seul coup, la providence des chômeurs et des chats?

La caresse confère au chat la plénitude de son être. Chaque animal s'ac-

complît selon sa nature. Le chien est fidèle, comme on le voit à son regard humide attendant le bon vouloir du maître et à son obstination à chercher cent fois le même bâton lancé à trente mètres, sur quoi il revient au pied. Le loup mange le mouton. Le silence traîne sa moustache dans la pénombre de fonds vaseux. Le papillon fragile doit rester intact pour vivre toute sa vie dans l'éclat d'un seul jour. La vache est laitière (et ferroviaire entre deux traites). Le hérisson n'est pas fait pour la caresse. Le chat, si.

L'anatomie du chat est totalement dédiée à la caresse. Le dos, plus ou moins arqué selon ses caprices vertébraux, appelle un geste doucement ondulant, qu'on peut prolonger depuis l'échine, les doigts plus serrés, en filant la queue jusqu'à son extrémité (sans la tirer, pas de trahison s'il vous plaît). Entre les oreilles, le sommet plat du crâne offre un petit espace à l'exacte mesure de l'index et du majeur réunis. Vous pouvez aussi passer une pleine main du museau à l'encolure, dans une pression forte et affectueuse, qui clôt les yeux du félin et lui colle les oreilles aux tempes; mais cette manipulation exige une familiarité avancée. Quand le chat est en confiance, il se roule sur le dos en at-

tendant qu'on lui chatouille le ventre et les aisselles, secrètes et tièdes; il y trouve apparemment une grande jouissance; mais attention, comme chez l'homme, la félicité peut réveiller soudain l'agressivité; gare à la griffe! Les caresseurs professionnels éviteront ce péril.

Le pelage du chat est généralement doux et d'un contact enchanteur. Avec des variations tout de même: on connaît des matous au poil rêche, pas seulement parce qu'ils se sont enduits de saleté en se roulant dans le stupre. A l'inverse, des angoras sont nimbés d'une vapeur bleutée si légère qu'elle s'accroche à vos doigts. Des persans au poils ras sont revêtus d'une robe compacte bien adaptée à la dureté de leur regard. Notre chère Biscotte était gratifiée d'une fourrure extraordinairement soyeuse; pour en avoir offert inlassablement la douceur à sa maîtresse, jusque dans la maladie et le chagrin, elle mérite d'entrer nommément, grâce à *La Nation*, dans la littérature animalière vaudoise.

Le métier de caresseur a de l'avenir, en fonction non seulement du bien-être des félinés, mais aussi des attentes de l'espèce humaine. Au physique, bien sûr, mais ce n'est pas notre

propos dans ces colonnes orientées de préférence vers la vie de l'esprit. Au moral donc, hommes et femmes apprécient toujours un geste de chaleureuse admiration, notamment qu'on leur passe la main dans les cheveux. Les humbles y trouvent un peu de reconnaissance, les hésitants de l'assurance, les vaniteux la confirmation de leur valeur supposée. Les politiciens s'en réjouissent particulièrement, étant en butte à la critique d'une opinion toujours insatisfaite et à l'ingratitude de la république; dans une flatterie occasionnelle, ils puisent un bienfaisant réconfort.

Ils ne sont pas les seuls à en bénéficier: les caresseurs aussi. Pour s'en convaincre, il suffit d'observer le comportement de la presse face aux innombrables candidats à la succession de Pascal Couchepin. Nos rédactions les ont tous caressés dans le sens du poil, même les plus obscurs, les plus ternes, les plus inaptes, les plus dénués de chances. C'est qu'au creux de l'été, il fallait bien animer la compétition pour créer l'événement. Ecrivant cela, je ne suis pas tendre envers les journaux; mais on ne caresse pas les canards.

J.-F. CAVIN

Identités cantonales: l'exemple du loto

C'est bien connu, l'homme a une propension certaine à la vie associative. Cela relève de l'universel et loin de nous l'idée d'en faire un attribut essentiel de l'identité vaudoise; n'en déplaise à Chessex et à son *Portrait des Vaudois* dans lequel il dresse la liste – non exhaustive – des sociétés, fédérations et autres amicales que les Vaudois ont, sinon l'habitude, au moins la possibilité de fréquenter. Cela n'est toutefois pas une raison pour ne pas relever la forte densité associative que l'on trouve en Pays de Vaud, et le fait que cette densité se retrouve ailleurs est la preuve de l'importance sociale que ce phénomène peut représenter.

On retrouvera ainsi les drapeaux de la société de tir aussi bien dans une pinte de la Broye vaudoise que dans une auberge uranaise. Le *Zirkel* ou entrelacs d'une société d'étudiants se discernera autant sur la table enfumée d'une *Beitz* bernoise que sur la noble marqueterie d'un bar genevois. Les salles communales auront toujours une vitrine où exposer les coupes gagnées par l'équipe de football ou par la société de gymnastique.

Cet amour tout helvétique de la vie associative est-il pour autant dénué de différences cantonales? On voudrait répondre un «bien sûr que non!» assuré mais la connaissance des mœurs étrangères manque et on hésite à s'avancer. En cherchant bien toutefois, on découvre une différence, et de taille tant les horizons sociologiques qu'elle propose sont larges: il en va du rapport d'un peuple au hasard et à la chance...

Ainsi on constate que, généralement, les sociétés locales rencontrent les mêmes problèmes: financement, utilisation de locaux, contact avec les autorités. Leurs membres se recoupent souvent et le président de la fanfare peut tout à fait être l'avant-centre de l'équipe de football, le secrétaire de la jeunesse être le porte-drapeau de l'abbaye. Ces sociétés ne forment donc pas une masse d'entités individuelles, mais un ensemble de communautés intermédiaires qui interagissent pour former une communauté politique: la commune. Face

aux problèmes qu'elles peuvent rencontrer et au fait qu'elles sont constitutives d'un réseau de personnes, ces sociétés se sont regroupées dans l'un ou l'autre *cartel* ou *union* des sociétés locales. Si les tâches de ces dernières se limitent parfois à gérer la vaisselle d'une salle polyvalente, elles regroupent surtout le personnel nécessaire à l'organisation d'un loto, ce fameux jeu de hasard qui se fait en biffant un à un sur un carton les numéros inscrits et égrénés par un «crieur». Et organiser un loto, c'est s'assurer des rentrées financières plus que coquettes. C'est là que les différences cantonales apparaissent.

A Fribourg par exemple, les participants achètent un à trois cartons qu'ils utiliseront toute la durée du loto en marquant les numéros avec des caches transparents ou de petits bouts de papier. Le maniaque pourra jouer tout l'après-midi sur un carton regroupant les numéros 12, 14 et 99. Sur Vaud en revanche, on joue par partie. Chaque partie – il y en a environ trois en un dimanche après-midi – est constituée d'un feuillet de plusieurs séries, ou cartons. Les numéros sont barrés au stylo et le carton n'est, évidemment, utilisé qu'une seule fois. La valeur des sommes en jeu est fonction du prix de la série: simple (1.-), royale (2.-), super royale (3.-) ou impériale (5.-). Comme à Fribourg, le «carton» est précédé de la «quine» et de la «double quine», respectivement trois, une et deux lignes remplies sur la série. En Valais enfin, on joue au loto vaudois sans passer par la «quine» et la «double quine», mais en roulant directement pour trois «cartons» par série. Par conséquent, pour chaque type de pratique, les probabilités de gagner se calculent différemment.

D'un canton à l'autre, on ne joue donc pas aux mêmes lotos. Anecdote, le détail en est presque amusant – pour ne pas dire absurde – mais il est bien la preuve que la constatation des particularités cantonales n'est pas un vain travail: si elles vont jusque là, c'est bien qu'elles sont une réalité ancrée dans l'esprit d'un peuple.

FÉLICIEN MONNIER

Cassis de Dijon

Mettre dans une boîte aux lettres: le geste qui sauve

Nous annonçons dans la dernière *Nation* que c'était le dernier moment pour nous renvoyer les feuilles de signatures du référendum contre le Cassis de Dijon; nous parlions même de «dernier appel» aux signatures. Mais il n'en est rien. Il y a deux semaines, nous n'en étions en réalité pas encore aux ultimes heures du référendum. C'est maintenant, à l'heure où vous lisez ces lignes, que vous les vivez.

Le 1^{er} octobre les feuilles de signatures devront avoir été apportées à Berne, à la Chancellerie fédérale. Si vous nous renvoyez ces feuilles dès la réception de cette *Nation*, nous

serons encore en mesure de les faire valider par les communes et de les présenter à Berne jeudi 1^{er} octobre.

Les feuilles sont là sur le rebord de la fenêtre, sur un coin du bureau, sur la table de nuit. Elles sont signées, elles n'attendent plus que d'être mises dans une boîte aux lettres en courrier A. Nous comptons sur vous.

L'adresse de renvoi est Comité «Non au Cassis de Dijon!», Case Postale 6724, 1002 Lausanne.

Merci pour votre soutien.

LIGUE VAUDOISE

Le Coin du Ronchon

Big Browser veille sur nous

La société américaine *Google* propose non seulement de puissants outils de recherche sur internet, mais aussi des cartes de géographie du monde entier sur lesquelles on peut passer des heures passionnantes à voyager et à rêver. Mieux encore: des milliers de photos ont été prises le long des routes de plusieurs pays, de sorte que l'on peut désormais les parcourir virtuellement, visiter des endroits connus ou inconnus et regarder chaque coin de rue sous tous les angles. Tout en restant devant son écran d'ordinateur, on peut passer devant chez ses parents et ses amis, montrer où l'on habite à des connaissances à l'étranger, ou encore revoir des villes où l'on a voyagé. Et tout ça sans encombrer les routes et sans émettre de CO₂.

Le fait que les vues de notre région soient disponibles sur internet grâce à *Google Street View* constitue donc un privilège – envié par les autres pays non encore couverts par ce service. Un privilège qui risque toutefois d'être de courte durée puisque le *proposé fédéral à la protection des données et à la transparence* (délicate-

ment abrégé PFPDT) ne veut pas entendre parler de transparence dans ce domaine. Cet énergumène administratif, soucieux de justifier son éminente fonction, s'est en effet avisé que les images de *Google Street View* permettaient parfois d'identifier – avec plus ou moins de précision – un visage, une voiture, un jardin, bref: tout ce que n'importe qui peut voir en se promenant le long d'une route. Tout fiérot, le PFPDT a donc pris des airs de grand patron (au sens péjoratif du terme) pour adresser à *Google* force sommations et instructions.

Résultat: non seulement nous risquons d'être privés de ce merveilleux jouet que représente *Google Street View* – en attendant la censure totale d'internet au nom de la protection des données –, mais, en plus, les automobilistes auxquels on rappelle hiver après hiver qu'ils doivent dégivrer correctement leurs vitres vont peut-être se voir imposer par le PFPDT d'appliquer une toile noire sur leur pare-brise afin de conjurer la terrifiante éventualité qu'ils reconnaissent quelqu'un dans la rue.

LE RONCHON